

Adrien Thério, Roland Giguère, François-Albert Angers

Aurélien Boivin et André Gaulin

Numéro 132, hiver 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/55633ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Boivin, A. & Gaulin, A. (2004). Adrien Thério, Roland Giguère, François-Albert Angers. *Québec français*, (132), 28–29.

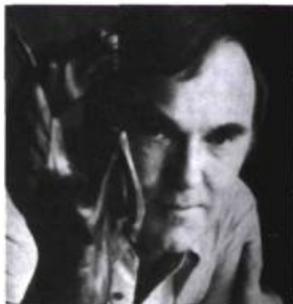


Deux écrivains qui ont marqué la littérature québécoise nous ont quittés au cours de l'été : Adrien Thério (né Thériault), le 2 juillet 2003, et Roland Giguère, le 17 août. Les avait précédés le grand patriote François-Albert Angers, à qui André Gaulin rend un hommage.

Eugène Delacroix (1798-1863), étude d'ange tenant un livre.

Adrien Thério

Adrien Thério, né en 1926 à Saint-Modeste, dans la région de Rivière-du-Loup, s'est révélé un véritable nationaliste littéraire, en même temps qu'un grand défenseur et un ardent promoteur de la littérature québécoise, fondant deux revues majeures : *Livres et auteurs canadiens* (1961) et *Lettres québécoises* (1976). Deux courants marquent son œuvre littéraire constituée de plus de vingt-cinq titres : le courant dit du Chemin Taché et le courant vagabond, comme l'a baptisé l'écrivain lui-même. Il a amorcé le courant du Chemin Taché avec *Les brèves années* (Fides, 1953), dans lequel, à la manière d'Alain-Fournier dans *Le Grand Meaulnes*, il évoque ses années d'enfance et de collège. Il le poursuit avec *Mes beaux meurtres* (1961), *Le printemps qui pleure* (1962), *Ceux du Chemin Taché* (1963), *La colère du père* (1974) – le père est omniprésent et autoritaire dans toute l'œuvre de Thério –, *C'est ici que le monde a commencé* (1978) et le termine avec *Marie-Ève, Marie-Ève* (1983), l'un de ses meilleurs romans, dans lequel il fait intervenir non plus le narrateur Claude Martel, son double, mais Carmélia Beaulieu, une vieille femme de 88 ans, qui adresse au romancier une longue lettre – c'est le roman – dans laquelle elle lui reproche de l'avoir ignorée dans son œuvre : « Je voudrais d'abord que tu saches, lui dit-elle d'entrée de jeu, que j'ai existé, que j'existe encore et que tu n'avais pas raison de m'ignorer quand tu t'es mis à parler des gens du Chemin Taché ». Elle en profite pour lui confier quelques secrets entourant l'existence de réels habitants de son coin de pays et pour lui révéler le drame survenu à sa fille Marie-Ève. Le courant vagabond regroupe pour sa part au moins cinq romans dont la plupart se déroulent dans le milieu universitaire. L'écrivain se révèle un critique acerbe de ce milieu qui lui est bien familier. Il faut (re)lire *La soif et le mirage* (1960), *Le mors aux flancs* (1965), *Soliloque en hommage à une femme* (1968), surtout *Un païen chez les pingouins* (1970), voire *Les fous d'amour* (1973), qui a pour cadre un cloître de moines où le père Claude est chargé de consigner dans le livre de la communauté les faits et gestes qui constituent, d'une saison à l'autre, d'une année à l'autre, la petite et la grande histoire de la communauté.



Adrien Thério s'est aussi intéressé à Marie Le Franc, écrivaine bretonne à qui il a consacré son mémoire de maîtrise, à Jules Fournier, le journaliste de combat, sur lequel il a fait porter sa thèse de doctorat, à Monseigneur Ignace Bourget, sujet d'au moins deux de ses ouvrages, à Joseph Guibord, sans oublier le conte. Conte lui-même (*Contes des belles saisons*, 1958), il s'est fait anthologiste avec la publication de *Conteurs canadiens-français* (1965) et de *Les conteurs québécois 1900-1940* (1988). Critique averti et polémiste redouté, Adrien Thério s'est, au cours de sa longue carrière, battu contre les injustices et a tenté par tous les moyens, y compris par sa plume acerbe, de secouer l'apathie des organismes subventionnaires, tant au Québec qu'à Ottawa, qui négligeaient trop souvent, selon lui, les œuvres et les écrivains d'ici.

Merci, cher Adrien, pour ton courage, ta fidélité, ta persévérance à défendre notre littérature et notre culture. Tu as bien mérité des tiens. Repose en paix !

Aurélien Boivin



Roland Giguère

Roland Giguère, né à Montréal en 1919, est à la fois un artiste de renommée internationale et un très grand poète. Il est d'ailleurs, avec Fernand Dumont, le seul à avoir remporté deux Prix du Québec : le prix Paul-Émile-Borduas en 1981 et le prix Louis-Athanase-David en 1999.

Avec son maître recueil de poésie, *L'âge de la parole*, il a mérité le prix Québec-Paris (1966) et le Grand Prix littéraire de la ville de Montréal, et, avec *La main au feu*, le Prix du Gouverneur général (1973). L'Académie des lettres du Québec lui a décerné sa médaille. Fondateur des Éditions Erta, en 1949, une maison d'édition vouée aux livres d'art qu'il a animée pendant de nombreuses années, il a été, avec Gaston Miron et avec Gaston Bellemare, un véritable promoteur de la poésie québécoise qu'il a amenée, diront certains critiques et commentateurs, à la modernité. C'est à sa propre maison qu'il a fait paraître la majorité de son œuvre : *Faire naître* (1949), *Trois pas* (1950), *Les nuits abat-jour* (1950), *Midi perdu* (1951), *Yeux fixes* (1951), *Images apprivoisées* (1953), *Les armes blanches* (1954), *Le défaut des ruines est d'avoir des habi-*

tants (1957) et *Adorable femme des neiges* (1959), recueils tous analysés dans le tome III du *Dictionnaire des œuvres littéraires du Québec*. C'est toutefois *L'âge de la parole* (1965) et *Forêt vierge folle* (1978) qui le consacrent et qui confirment son appartenance à cette génération d'artistes et d'artisans qui ont provoqué au Québec les transformations, voire les grands bouleversements, tant dans les idées que dans l'expression plastique. Ainsi que le précise Jean-Marcel Duciaume dans la préface de la réédition de *Forêt vierge folle* en 1988 : « [L]a poésie de Giguère, qui est profondément engagée dans l'histoire, étroitement liée au destin du Québec, annonce la poésie du pays, la poésie de "l'appartenance", comme disait Paul Chamberland », le poète de *L'afficheur hurle* et de *Terre Québec*. Avec Gaston Miron et Gatien Lapointe, Roland Giguère a profondément marqué la poésie québécoise, résolument tournée avec lui vers la modernité. Sa disparition laisse un vide immense. Heureusement que nous restent ses beaux livres d'art qui sont autant de témoignages de sa fidélité et de son engagement. Qu'il repose lui aussi en paix !

Aurélien Boivin

François-Albert Angers héraut de la conscience nationale

*Mais depuis vingt-cinq ans,
j'ai été celui qui n'a à peu près
jamais vraiment écrit,
ni fait ce qu'il aurait eu le goût
d'écrire ou de faire*

Ainsi parlait Angers, le grand François-Albert, quand la SSJBM lui remit le prix Duvernay en 1962.

En cela, il fut comme beaucoup de patriotes avant lui et après, conscrit par le mouvement national auquel il ne pouvait rester insensible, lui donnant au contraire ses plus vives énergies.

À l'occasion du départ de cet universitaire et économiste montréalais qui n'oublia jamais son Charlevoix natal où il allait se ressourcer, de très beaux témoignages ont été livrés qui disaient son mérite immense, dont ceux de Robert Laplante, de Jacques Parizeau ou de Jean-Marc Léger. Plutôt conservateur, disciple d'Errol Bouchette et d'Édouard Montpetit, émule de la vie coopérative, Angers a traversé les grands courants de son siècle avec la liberté d'un homme qui emmerdait le sentiment d'échec. Étonnamment, sa défense de la langue française l'amena même à des alliances idéologiques qui ne le gênaient nullement. Tout près des syndicats pour cette cause, il tenta même vivement de se rallier le Conseil du patronat et le Conseil des dirigeants d'entreprise, qui finirent par se claquemurer dans une fausse neutralité.

Je l'ai plus particulièrement fréquenté au Mouvement Québec français où je représentais l'Association québécoise des professeurs de français. J'y ai admiré sa finesse, son sens du ralliement – aidé en cela par ce formidable secrétaire perpétuel qu'était Gérard Turcotte – et sa tranquille certitude devant l'avalanche des journalistes de la presse anglophone. C'était comme si l'épaisseur de ses lunettes lui servait de rempart et le



Maganza Alessandro
(1556-1630), étude
pour un ange.

rendait inexpugnable. Et quelle langue il parlait, dans la grande tradition rhétorique de nos plus célèbres orateurs, au même titre que Papineau ou Garneau ! Il me demandait parfois, en révisant son texte à l'architecture stylistique savante, « Gaulin, qu'en pensez-vous ? », me cachant la plus grande partie de la page parce que sa myopie le forçait à lire le nez collé sur son papier ! Cet homme me fascinait, conservateur comme un peuple qui a duré plus qu'inventé, mais si contraire à lui parce

qu'il ne faisait pas de quartier en ce qui touche la question nationale. Prêt à toutes les audaces.

À deux reprises, il m'écrivit de sa belle écriture quand j'occupai un siège à l'Assemblée nationale. D'abord, après mon premier discours comme élu du comté de Taschereau, au cœur de la capitale nationale, puis après mon discours sur le « oui » pour le référendum de 1995. Les deux fois, ce fut pour me dire de continuer de garder le cap sur le concept de nation que nous formions. Jamais, formulait-il longuement de sa belle écriture serrée, on ne pourra nous dire sécessionnistes si nous nous réclamons de la nation. Ce double geste à mon endroit manifeste assez combien cet homme des grands travaux prenait de son temps précieux pour réconforter un ancien compagnon de la lutte linguistique engagé dans la vie « nationale ».

À sa manière, Angers reste un monument vivant qui traversa son siècle en conservant toujours le pouvoir de l'humour qu'il pratiquait en pince-sans-rire. Son œuvre énorme et variée reste éparpillée, inachevée comme son peuple parce que l'homme a beaucoup donné son temps à la cause des siens. Il a porté sur ses épaules et pour le salut des gens du pays cette conscience lucide et militante que les hommes de mains de notre Occupation ne peuvent pas reconnaître tellement elle les réduirait à l'« insignifiance ». Salut François-Albert, salut Angers !

André Gaulin